

22 Sep 1980

BIENNALE

PHOTOS

La photographie est représentée à la Biennale de Paris et au Salon «Grands et Jeunes d'aujourd'hui» pour la première fois. Faut-il souhaiter que ce soit la dernière?

Cherchez la photo...

Que vont-ils faire dans cette galère ? C'est l'inévitable question qui s'offre à vous quand, sortant de la Biennale ou du Salon grands et jeunes d'aujourd'hui, vous venez de voir (si vous les avez trouvées) les sections présentées comme la nouveauté de manifestations qui « s'ouvrent enfin à la photographie. » Les déclarations enflammées des communiqués de presse (« c'est la première fois », « la photographie au rang des autres arts » et j'en passe) n'ont pas tenu face à la machine à faire du salon de peinture. La Biennale a tout bonnement « omis » la photo en couverture d'un catalogue qui annonce toutes les autres sections, « Grands et Jeunes » a « oublié » de la mentionner sur l'affiche et de donner les adresses des photographes exposés alors que les autres plasticiens ont droit à ce « service ».

Qu'est-ce que les photographes peuvent gagner à de tels accrochages ? On ne « voit » pas la photographie dans ces salons. Au mieux, on peut y repérer un artiste qui n'utilise que la photographie. Dans le côté spectaculaire de la foire des confrontations artistiques, l'intimité de la



Photo Sarah Holt

photographie, la dimension de ses tirages, le soin de ses matières apparaissent souvent dérisoires. Il faudrait réaliser des murs entiers, des accrochages monumentaux, de l'Art normé de fait par la peinture et la sculpture environnante. La photographie perd tout registre d'expression autonome, au mieux se voit renvoyée dans un ghetto et ne peut gagner que les hausses d'épaules

de critiques qui méconnaissent le domaine et ont des appétits plus démonstratifs. Malgré les bonnes intentions de ceux qui se battent pour promouvoir la photographie dans de tels cadres, je suis persuadé qu'une erreur fondamentale donne naturellement ces résultats catastrophiques. La photographie est un mode d'expression, un « art » si l'on veut, mais elle n'est certainement pas « comme

les autres ». La volonté d'aligner, dans un rêve d'« art total » les expressions multiples et conjuguées fait oublier le statut réel de la photographie et occulte le travail des photographes. A tel point que l'on peut passer à côté ou détester dans ce cadre des travaux de photographes de qualité.

Côté Biennale, c'est la foire. D'abord, la photographie est partout, en vidéo comme en arts

plastiques, en installations comme en architecture, dans les performances comme dans la peinture. Elle est là comme moyen, utilisée par des plasticiens de tous ordres qui en font une des cordes de leur arc à inventer mais ne sont pas pour autant photographes. Les photographes, alors, relégués près du bar (l'ensemble de couleurs grand format, paysages / Sites de Jean Marc Bustamante a été obligé de déménager à l'écart, de l'autre côté des bouteilles) n'ont d'autre choix que de regrouper leurs photographies en panneaux qui occupent l'espace ou de rester petits et invisibles. Les grands panneaux sont invariablement assimilés à la peinture, les petits ignorés. Et ce d'autant plus facilement que la sélection privilégiait les tendances « néo-pictorialistes ». Dommage en fait pour la rigueur des mises en scènes-séquences de Tom Drahos, les couleurs du spectre, la lumière et les mouvements des astres de Sarah Holt, le reportage savant de Hans Martin Kusters, les coupes dans les corps d'Eva Klasson. Seul, grâce aux grands formats de ses tirages, François Hers s'en tire avec un travail remarquable en noir et blanc, affrontement violent de corps qui s'aiment, se déchirent, nus, graphiques, partiels et beaux.

On pense alors que deux exilés, Sophie Calle et son environnement/expérience sur les dormeurs et Bernard Faucon dont les quatre mises en scènes colorées sont perdues face au bar ont de la chance : ils passeront inaperçus ou seront simplement consi-

dérés pour ce qu'ils disent alors que l'on ne va pas manquer de comparer le « niveau » (!) de la section photo à l'invention (!) des autres sections.

Grands et Jeunes est plus calme, plus séduisant, moins ambitieux et certainement touchant. Jean Luc Monterosso a présenté un parti-pris de cinq photographes en noir et blanc autour de l'intimité, de l'érotisme ambiant, du phantasme habitant les lieux. Et c'est reposant, harmonieux, dans un petit espace plutôt chaleureux sous la belle lumière de la verrière du grand Palais. Larrieu ne laisse aucune chance à une femme posant avec son fils dans une escalade de déguisements, Claude Alexandre cerne le propos d'un couple fétichiste dans une rigueur pudique et tendue, Claude Nori arrive presque à émouvoir de sa recherche d'un amour perdu qui tourne à l'autoportrait narcissique tant la femme est absente ou fausse, Thierry Grundler nous fait partager un long et précis voyage dans le vide d'un appartement noir, il le peuple de ses émotions, de l'attention aux sensations brusques et aux phantasmes qui se réveillent pour un parcours codé et intime, William Betsch étonne du grain et de la plastique d'un sauna marocain où flou, brume

et corps disent la sensualité latente. C'est sans prétention, un peu ghetto et finalement réussi.

L'an dernier, lors du décrochage des photographies présentées « pour la première fois » au Salon des indépendants, certains des peintres organisateurs, en désencadrant les photos, en ont mutilé une dizaine, acte manqué ou punition consciente d'une section qui s'était faite remarquer par sa rigueur confrontée au dégueulis de croutes du salon de peinture, maladresse ou rage, des Robert Franck uniques sont — entre autres — détruits. Les assurances n'ont pas encore remboursé les dégâts. Cet exemple malheureux aurait pu mettre la puce à l'oreille et l'on se demande dans quelle galère s'embarquent des photographes, dans quel besoin de « reconnaissance artistique » ils se placent. Et l'on songe tristement que le mot de Delacroix est encore d'actualité : « La photographie c'est très bien mais il ne faut pas le dire ». Delacroix était peintre, paraît-il.

C. CAUJOLLE

Biennale de Paris, Musée d'art moderne, av. du Président Wilson jusqu'au 2 nov.

Grands et Jeunes d'aujourd'hui, Musée du Grand Palais jusqu'au 19 octobre.



C'est un des 365 autoportraits de Friedl Kubelka-Bondy qui s'est, tout bonnement, photographiée tous les jours pendant un an. Un ensemble qui étonne, peut séduire ou amuser, une réflexion en tout cas sur ce genre classique de la photographie et de l'art qu'est le portrait. Pour des visages et des corps mêmes et interchangeables...

Mezzanine photo du 3^e étage de Beaubourg.